

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

LE MAS
DE LA SARRASINE

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Puits Sans-Nom

Les Couleurs du destin

Le Petit Bâtard

Halix de Bagard – Dame de soie

Le Rêve de Toinet

Isolde ou le Secret des fleurs

De soie et de cendres

MIREILLE PLUCHARD

LE MAS DE LA SARRASINE

Roman

Volume 1



© De Borée, 2012.

© Centre France Livres SAS, 2016 pour
l'édition poche.

© Centre France Livres SAS, 2020.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0677-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Là où il y a une volonté, il y a un chemin.

Guillaume d'ORANGE

PREMIÈRE PARTIE

I

Où l'on fait la connaissance de Pascaline et de Louis

Louis l'avait bien compris, lui qui n'était pourtant pas au fait de ces affaires-là : ici, on avait pour habitude de juger les gens sur leur mine ! Il n'avait pas fallu longtemps au jeune garçon, dix-sept ans depuis Noël dernier, pour observer adolescents et adultes habitués à venir louer leurs bras pour les travaux des champs et, par là, calquer leur attitude.

Avoir l'air gaillard, vigoureux, cela allait de soi ; affronter franchement le regard d'un patron potentiel, lui laisser lire en vous, non pas votre détresse, votre besoin vital de trouver de l'embauche, en aucun cas l'once d'une prière servile, mais simplement de la volonté, de la détermination et de la dignité, celle de l'homme qui se révèle par le travail.

Et cela avait marché ! Enfin... ça aurait pu si...

– Tu m’as l’air baraqué et apte à la tâche bien que tu paraisses encore jeunot. Deux mois pour les vers à soie, et deux mois pour les moissons, ça te va ? Après, on avisera. On tope l’affaire ?

Déjà, l’homme tendait la main, n’attendant qu’une tape de celle de Louis qui signerait l’accord rondement mené. Encore faudrait-il, après, parler de sous ! Mais, pour les patrons, ce n’était pas une discussion qui s’éterniserait, la loue avait ses règles, la première étant de s’accorder sur un même salaire pour un même travail et tous s’y conformaient.

Ce qui faisait que le jeune Louis Thérond n’avait pas trouvé preneur à 11 heures passées relevait tout simplement de sa réponse invariable et qui, bien que très respectueuse, était totalement résolue :

– Une embauche pour deux, patron. J’ai ma sœur avec moi !

Invariable aussi était la réaction des éventuels loueurs quand ils baissaient les yeux vers le petit tas de chiffons accroupi sur une pierre. Et immuable était leur réponse :

– Cette gamine ? Une *drouletto* qui ferait mieux d’aller à l’école, ma foi !

– L’école ? Elle y est allée, monsieur, et moi aussi ! se rebiffait fièrement Louis.

Puis, il marmonnait :

– Enfin... quand le père Mijoule nous en laissait le temps...

Mais il se reprenait et affrontait alors le regard dédaigneux et la lippe boudeuse de son interlocuteur.

– Ma sœur gardait les vaches ; elle sait pétrir la pâte pour le pain, faire la soupe et le ragoût, la lessive aussi. Pour les travaux des champs, elle apprendra...

La fin de sa phrase se perdait dans le brouhaha de la foule. Le futur loueur avait décampé !

Le jeune homme se pencha alors vers la gamine et lui parla avec des délicatesses

incongrues dans ce milieu masculin et rugueux qu'étaient les rassemblements de foire.

– Linette, brosse ton jupon et rajuste ton châle. Viens que j'arrange ton béguin. Voilà ! Et puis, souris ma *bellotte*, tu n'as plus rien à craindre ici.

Obéissante, la dénommée Linette s'était résolue à reléguer sa tristesse et sa fatigue derrière un sourire de circonstance, comme le lui demandait si gentiment son frère. Malgré tout, elle avait levé son regard clair et candide vers Louis et lui avait assené l'implacable vérité :

– C'est à cause de moi si tu restes pour compte, Louis. Tu vois bien que c'était de la folie que de partir ensemble.

– Et moi, je te dis que la folie aurait été de partir seul et de te laisser aux Fournels. Tu n'as déjà plus confiance, Linette ?

– En toi ? Jamais elle ne flanchera !

– Alors, courage, petite sœur !

Du courage, Pascaline Thérond, que dès le

berceau Louis avait rebaptisée affectueusement Linette, n'en avait certes pas manqué et, bien qu'elle n'eût pas tout à fait quatorze ans en ce 23 avril 1890 qui l'avait conduite à la foire à la loue, elle pouvait se retourner sans rougir sur son jeune passé.

D'ailleurs, n'en fallait-il pas, généralement, du courage, pour vivre à la ferme des Fournels et sur ses pâtures environnantes, accrochées aux pentes nord du mont Lozère, un désert d'herbe et de pierres battu par les vents, giflé par la pluie, enterré sous la neige ou écrasé de soleil, au bon ou mauvais gré des saisons ?

II

Une trop courte enfance

De leur père, seul Louis gardait un vague souvenir auquel il s'accrochait comme à une étoile susceptible de lui montrer un chemin de vie, une vie autre que celle qu'ils avaient aux Fournels.

C'est dans la petite église du Bleygard que leurs parents s'étaient unis. « Qu'ils avaient uni leur misère », précisait-on au village, et ce n'était que trop vrai.

Ils n'étaient pourtant pas dépourvus de vaillance, ces deux-là ! Lui, Jean Thérond, se gageait pour les coupes de bois, pour faucher le blé, le battre sur les aires des mieux nantis que lui, acceptait tous les travaux qui se présentaient ; elle, née Marie Brunel, courait de ferme en ferme et proposait ses services lors de la *tuade* du cochon, de la grande lessive, veillait les malades et

même habillait les morts pour leur dernier voyage.

– Y a pas plus gentils que ces gens-là ! disait-elle en haussant les épaules, fataliste.

Il lui arrivait aussi de descendre à Génolhac où, les jours de grand marché, elle servait le client et faisait la plonge à l'*Auberge de la Régordane*, une halte muletière qui avait eu ses siècles de noblesse avant que la compagnie des chemins de fer n'aligne ses rails et ne bâtit ses tunnels, reléguant chaque jour un peu plus mulets et muletiers vers une retraite inévitable.

C'est là qu'elle rencontra, accorte servante alors enceinte de huit mois, le ventripotent M. Henri, un maquignon hâbleur, rusé et, à ses heures, entremetteur en tous genres, bien servi dans cette activité par un art exercé à faire la chattemite.

– Je cherche des nourrices pour une clientèle qui paye bien, débilla-t-il sur un ton doucereux à la future mère. Il les faut propres et en bonne santé !

– De bonnes nourrices au lait abondant, précisa-t-il en lorgnant sans retenue sur la poitrine avantageuse de Marie.

Et d'ajouter comme une affaire faite :

– Je passe ici tous les premiers lundis de chaque mois.

Jean Thérond rongea son frein... et son quignon de pain dur ! Deux mois qu'il n'avait pas ramené un sou à la maison ; la neige, qui semblait s'être installée à demeure, empêchait tous travaux et, n'étaient les *lèques*, collets et pièges en tous genres qu'il plaçait nuitamment au nez et à la barbe de la maréchaussée, pourtant fort active, lui et sa femme seraient morts de faim et avec eux, le petit Louis accroché au sein, Dieu merci généreux, de sa mère.

On l'en arracha brutalement un matin pour lui fourrer, en lieu et place de cette douillette corne d'abondance, un chiffon humide qu'il repoussa de toute la puissance de sa petite langue rose, manifestant